

Z\*\*\* est un port de commerce voisin de Plouharel.

—En effet, dit Verville, j'ai appris... Ce pauvre Desormes n'était pourtant pas très âgé.

—Son successeur, M. Blérot, m'a écrit déjà plusieurs lettres. Il m'annonce qu'il aurait à me faire des communications de haute importance; mais elles sont de telle nature qu'il pourra seulement les faire de vive voix. Aussi me suis-je décidé à me rendre à Plouharel, puis à Z\*\*\* afin de savoir ce qu'on me veut.

Verville devint livide.

—Et soupçonnes-tu, balbutia-t-il, ce que peuvent être ces communications ?

—Nullement, les comptes de tutelle m'ont été rendus depuis longtemps. Je ne vois donc pas quelle sorte d'intérêt j'aurais à régler avec l'avoué Desormes et son successeur Blérot, mais je ne peux refuser de me rendre à une invitation très pressante et renouvelée plusieurs fois.

Verville s'était levé et se promenait avec agitation.

—Je n'y comprends rien, disait-il, Desormes se serait-il rendu coupable de quelque coquinerie à ton détriment ? Je l'ai pourtant tenu serré et j'ai rudement épluché ses livres... Tonnerrel voudrait-on me rendre responsable...

Il s'interrompit.

—Bah ! dit-il de son ton léger, puisque tu désires apprendre de quoi il retourne, libre à toi d'aller trouver ce vieux chicaneur de Blérot. Cela ne me regarde plus, les comptes ont été apurés et approuvés, j'ai retiré mon pinglo du jeu... Je vais donc te laisser à tes préparatifs de départ... Adieu... Beaucoup de succès dans tes entreprises et beaucoup de plaisir dans ton voyage !

Malgré sa frivolité apparente, quelque chose de fiévreux et de saccadé trahissait en lui une vive surexcitation intérieure.

Au moment de sortir, il dit encore avec un rire forcé.

—Ah ! ça, c'est entendu, si tu passes par Plouharel, tu iras voir ma femme. Non-seulement je le permets, mais encore je l'ordonne... autant que je peux ordonner à un pupille émancipé tel que toi. Oserais-tu, venant dans le pays, ne pas faire visite à ces dames ? C'est pour le coup que les suppositions marcheraient bon train, que tout le monde me jetterait la pierre, car on s'en prendrait certainement à moi. On ne m'aime déjà pas beaucoup là-bas et on ne se gêne guère pour m'appeler Barbo-Bieue... Ainsi, donc, je te le répète, ne manque pas d'aller voir madame de Verville ou nous nous fâcherons.

Sur cette recommandation particulière, il sortit à pas précipités.

D'Hercourt avait fort bien remarqué l'émotion extraordinaire de son ancien tuteur. Comme il en cherchait la cause, il fut frappé d'un soupçon et courut à une fenêtre donnant sur la rue. De là on apercevait la voiture qui attendait Verville.

Cette voiture, dont les stores étaient soigneusement baissés, semblait contenir une autre personne. M. de Verville, en sortant de la maison, les traits bouleversés, se jeta de l'intérieur, et la portière demeura béante une minute. Un colosse animé parut avoir lieu et sans doute l'intérêt de la conversation empêchait les interlocuteurs d'ordonner le départ. Enfin la portière se referma et quelqu'un se pencha au vasistas pour fournir au cocher les indications d'usage. Dans la personne qui venait de donner l'adresse, Léopold reconnut M. Georges, le secrétaire du lord.

—Je l'avais deviné, murmura-t-il, décidément ce lord Mac-Aulay et son digne confident ne sont pas rassurés à mon égard et ils ont envoyé M. de Verville à la découverte. C'est par eux probablement qu'il a si bien été mis au courant de choses que je croyais secrètes... Quelles intrigues se nouent donc autour de moi ? N'importe, je poursuivrai mon chemin, et ni les menées occultes, ni les oppositions ouvertes, ne m'en détourneront.

## II

## LE VOYAGE

Le lendemain soir, Léopold d'Hercourt et le docteur Colardeau attendaient, à la gare Montparnasse, le départ du train pour les lignes de Bretagne.

Le jour tombait; les employés n'ayant pas encore jugé à propos d'allumer le gaz, une demi-obscurité régnait dans la salle d'attente. Cette salle, du reste, contenait peu de monde, et la porto ouverte sur la voie annonçait que les voyageurs pouvaient déjà monter dans le train en partance.

Léopold, en petite tenue d'officier d'artillerie, avait pour unique bagage un sac de nuit, posé sur la banquette à son côté. Quant à Colardeau, quoiqu'il eût fait enregistrer au bureau une énorme malle et de nombreux colis, il était entouré de plusieurs paquets qu'il comptait installer dans le wagon. Enveloppe d'un grand manteau de médecin campagnard, son chapeau à larges bords posé par dessus une calotte de velours, il parcourait attentivement le vieil agenda qu'il avait tiré de sa poche, et s'assurait s'il n'avait pas oublié quelque-une des commissions dont sa famille et ses clients l'avaient chargé à l'occasion de son voyage à Paris.

Tandis que le bonhomme était occupé de cette longue récapitulation, Léopold regardait distraitement ce qui se passait autour de lui. Tout à coup il entendit des pas précipités dans le couloir voisin et trois voyageurs, qui semblaient craindre de manquer le départ, entrèrent dans le salon d'attente. Après avoir échangé quelques mots à voix basse, deux d'entre eux se dirigèrent vers la voie, le troisième s'assit sur la banquette en face de Léopold et de Colardeau.

Des deux voyageurs qui venaient de passer, l'un était vêtu d'un caban, richement passementé, dont le capuchon lui couvrait la tête et une partie du visage. L'autre se drapait dans un surtout dont il avait relevé le collet. Bien que la fraîcheur de la soirée justifiait, jusqu'à un certain point, ces précautions contre le froid, on pouvait supposer aussi que les voyageurs cherchaient à se cacher, et soit réalité, soit que l'officier, préoccupé d'une pensée unique, fût dupe de son imagination, il avait cru voir briller sous le capuchon du caban l'œil vif de lord Mac-Aulay, tandis que la tournure et la taille du second voyageur pouvaient appartenir au personnage ambigu qu'on appelait "M. Georges."

D'Hercourt, tout en se reprochant à lui-même ses soupçons, se leva machinalement et s'avança sur la voie à son tour. Il vit les deux voyageurs s'arrêter devant la portière d'un coupé et, après avoir échangé quelques mots avec le chef du train, monter dans la voiture, qui fut fermée aussitôt. Le jeune officier finit par penser qu'il s'était trompé et regagna sa place, sans même que Colardeau se fût aperçu de cette absence momentanée.

Alors Léopold fixa son attention sur le troisième voyageur, assis en face de lui. C'était un grand garçon, d'un blond fade, à la physionomie froide et comme hébété. Il avait un costume courté, où l'élégance était sacrifiée au confortable, un plaid de tartan vert et noir l'enveloppait en partie. Il avait ainsi l'aspect de ces touristes anglais que l'on rencontre dans toutes les parties de l'Europe et sur tous les chemins. Cependant, il sembla encore à d'Hercourt qu'il eût déjà vu cet homme, dans une circonstance récente, mais où et quand ? Voilà ce dont il ne pouvait se souvenir, malgré ses efforts.

Comme il fouillait dans sa mémoire, on appela les voyageurs, il se dirigea vers le train avec les autres personnes restées dans le salon d'attente.

Léopold marchait en avant, et, par un reste de défiance, il voulut tenter une épreuve. Il s'approcha du coupé où il avait vu entrer les deux inconnus, et, portant la main à la portière, il fit mine d'ouvrir. Aussitôt un employé, qui était en faction à quelque distance, dit d'un ton poli mais ferme :

—Ce coupé a été retenu d'avance, monsieur; vous ne pouvez monter.